

Le tragique burlesque Michel Simon

Autor(en): **Gigon, Fernand**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizer Film = Film Suisse : offizielles Organ des Schweiz. Lichtspieltheater-Verbandes, deutsche und italienische Schweiz**

Band (Jahr): **5 (1939)**

Heft 81

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-733548>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le tragique burlesque Michel Simon

De face, Michel Simon ressemble à un plat de pâtes italiennes: tout croule. Le nez, les yeux, le menton, les joues. C'est d'ailleurs une de ses vertus. Car il lui suffit d'appliquer sur une de ses multiples bosses un peu de lanoline, par exemple, pour qu'aussitôt son visage se mette à jouer avec la lumière, prenne les expressions les plus extraordinaires. Un froncement de sourcils, un œil plissé, une moue, et cette tête homérique s'effondre, prend d'autres aspects que ceux du vrai Michel Simon.

Michel Simon est Genevois, et comme tout Genevois qui se respecte, il signe des traités avec la vie et les hommes. Le premier pacte qu'il signe, c'est avec un des professeurs de l'École évangélique de Genève. Il assure à sa jeunesse paresseuse un *modus vivendi* des plus agréables. Il promet de rester tranquille si on lui permet de se mettre au dernier banc et de s'amuser comme bon lui semble. Les hannetons de juin et le poil à gratter de l'automne lui procurent d'autres joies que les règles du participe passé. Mauvais élève, certes, mais adorable copain.

A quatorze ans, il fréquente le Collège, celui-là même que Calvin fonda et auquel il légua son austérité. Ici, Simon engage contre un petit camarade une lutte sans merci. Cet ami ne se permet-il pas d'avoir des visées sur la dernière place? Mais le petit Michel l'emporte de haute lutte et tient fidèle compagnie à sa chère lanterne rouge.

Bientôt, Michel Simon rêve de Paris. Comme tous les jeunes gens de son âge, Paris représente la grande ville où la fantaisie devient parfois — quand on a beaucoup de talent ou beaucoup de chance — une réalité. La trogne antipathique, le bagage léger, la bourse plate et l'esprit chargé de mille projets, le collégien débarque un beau jour d'été à Paris. Pas de temps à perdre. Il faut gagner son pain, Même noir, il est cher. Une occasion d'apprendre la

danse acrobatique se présente à Simon. Il accepte. Bientôt, avec deux partenaires, il compose un numéro et finit par débiter devant le public de Montreuil-sous-Bois à cent sous par représentation. Ce qui, divisé par trois, ne laisse pas beaucoup de beurre sur les épinards.

Mais l'acrobatie ne nourrit plus son homme. Il faut changer de métier. Il devient camelot. On le voit sur toutes les places de France vendre au rabais des briquets de contrebande. La vie est belle, les gains assurés, jusqu'au jour où la police retire la patente de vente. Adieu, belles provinces françaises! Il s'essaie encore dans la loterie de foire à deux sous le billet. Mais la fortune ne montre pas encore le bout du nez. Il revient à Paris, fait on ne sait combien de métiers et termine comme manager et seigneur d'un boxeur qui arrivera dans les finales du championnat d'Europe.

Puis, en 1914, la guerre rappelle Simon au pays. Ceux qui furent dans la même compagnie que lui considèrent cette époque de mobilisation comme quatre ans de fou rire. Sa science acrobatique ne lui sert plus à rien puisqu'il réussit à se casser une jambe en défendant les frontières helvétiques.

A Genève, il se met à faire de la photographie, et s'approche du théâtre des Pitoeff. C'est l'éblouissement. Simon voit sur les planches se dérouler le rêve qu'il a longtemps gardé secret. Il se fait engager comme figurant et réussit à sa première apparition à faire rire la salle. Il joue le rôle de greffier dans une pièce de Shakespeare: *Mesures pour mesures*. Les trois répliques de son rôle font crouler la salle sous les bravos et la joie. Il est classé parmi les acteurs comiques. Il joue encore dans les *Ratés*, dans la *Mouette* d'Ibsen. A chacune de ses apparitions, le rire le précède, l'accompagne, puis le suit.

Aujourd'hui encore, Simon joue du comique. Il s'en plaint, car il voudrait jouer

des rôles dramatiques et chargés de violence. Il aimerait jouer *L'Idiot* de Dostoïevski. Ou *Hamlet*, du grand Anglais, Seul Renoir et Carré, de tous les metteurs en scène français, ont compris ce que Simon pouvait donner de dramatique ou d'ignoble à un personnage de film. Dans *Quai des Brumes* comme dans *Boudu sauvé des eaux*, Simon atteint à une puissance dans l'abject qu'on ne rencontre nulle part ailleurs.

Dans la capitale française, sa première communion avec le public — toujours dans son rôle de greffier — emballe la salle. La Comédie des Champs-Élysées l'engage pour jouer du Pirandello. Puis Jovet. Succès. Avec Giraudoux, dans *Siegfried*, nouveau succès; la voie est libre et Michel Simon s'impose malgré son allure extraordinaire. La gloire, il la ramasse sur les planches dans ce rôle magnifique de Clo-Clo, le fameux *Jean de la Lune*, d'Achard. Clo-Clo triomphe sur scène et à l'écran. C'est la création la plus complète de Simon. Accent genevois, apathie, critique, tout y est.

En quinze-ans, il est inouï de constater combien Simon a travaillé. On sait qu'il aborde chacun de ses rôles avec un grand souci de perfection. Il veut tendre au maximum de rendement.

Quelques titres de films? On en compte plus de trente à l'heure présente: *Jean de la Lune*, *La chienne*, *Boudu sauvé des eaux*, *Le chaland qui passe*, *Le bonheur*, *Drôle de drame*, *La bataille silencieuse*, *Quai des brumes*, etc. pour ne citer que les films où Simon occupe la vedette.

Son jeu est tout en opposition, comme son caractère, comme sa vie. En somme, on ne saura jamais dire exactement quand il commence à jouer et quand il finit de vivre, tant l'un donne l'impression de l'autre.

Jusqu'où ira-t-il sur la voie du succès? Nul ne peut le dire. Mais, ce qui est certain, c'est qu'avec Raimu, il est un des plus grands et des plus vrais comiques du cinéma français.

Fernand Gigon.

(L'Illustré.)

Sur les écrans du monde

FRANCE

Au début d'octobre, M. Fernand Morel, de la «Cinématographie Française», écrivait:

On demande la réouverture des salles.

Aux premières heures de la mobilisation, toutes les salles de cinéma se trouvèrent désorganisées par le départ des employés et souvent aussi des Directeurs. Mais ceux qui sont restés savent maintenant qu'ils peuvent facilement avoir du personnel apte à remplacer l'ancien,

La réouverture pourrait donc se faire facilement et rapidement, — suivant le vœu du gouvernement — à la condition que le Directeur obtienne l'autorisation administrative qui fixe le nombre de spectateurs *maximum* que la salle peut recevoir au cours d'une représentation. Ce nombre avait été fixé à Paris à 300 maximum; c'était insuffisant, car il est impossible à une exploitation — même moyenne — de vivre avec un public aussi restreint.

Aux premiers jours de septembre, tous les Directeurs auraient bien voulu atteindre ce chiffre; car aux soirées de semaine, nous en étions loin (des salles de 1.800 places ont

été joués pour vingt-sept spectateurs). Les Directeurs pouvaient encore escompter de bonnes matinées les dimanches. Or, ils n'en avaient plus le droit. Dans ces conditions, comment vouloir leur demander d'ouvrir, de payer programme, personnel et tous les frais généraux avec des recettes inférieures souvent aux trois-quarts des recettes correspondant aux périodes des autres années? Il faut donc obtenir l'autorisation d'un plus grand nombre de places — surtout pour les matinées, où le nombre de 600 places tolérées doit être encore en rapport, aussi, avec les abris de la salle ou ceux l'entourant.

*

En dernière heure. — On nous avise qu'à l'heure actuelle, les salles ouvertes sont visitées par la Commission de Défense passive